



878

Est libris Mykha Millerowicz № 124.
Bibliothèque des écoles № 14.

ÉMILE ZOLA

L'inondation Le grand Michu

avec explications
et vocabulaire français - polonais

PAR

S. Brodzka et C. Mellerowicz

2-ième édition revue et corrigée



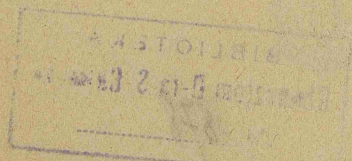
VARSOVIE — LUBLIN — ŁÓDŹ

GEBETHNER & WOLFF, ÉDITEURS

CRACOVIE, G. GEBETHNER & C-ie

121. H. mironowicz

27 52



Geprüft und freigegeben durch die Kais. Deutsche Presseverwaltung.
Warschau den 15/VII 1917. T. № 6364. Dr. № 174.

Imprimerie „JAN COTTY“. Varsovie, Kapucyńska 7.

840-3/11.2.10



Emile Zola.

(Notice biographique.)

74

Emile Zola naquit à Paris en 1840. Il eut une enfance et une jeunesse tristes et douloureuses. Fils d'un ingénieur italien, il perdit son père en bas âge connut de bonne heure la misère et la faim et luttait désespérément pour son existence. Il acheva ses études à Paris, obtint un emploi dans la librairie Hachette où il résolut d'embrasser la carrière des lettres. Il débuta par plusieurs romans qui passèrent inaperçus et écrivit des articles dans différents journaux de Paris. Sa *Confession de Claude*, roman physiologique, publié en 1865 commença à attirer sur lui l'attention, mais le succès ne vint qu'avec *l'Assommoir* qu'il fit paraître ayant 37 ans. On dirait que les oeuvres de l'auteur se ressentent de son existence besogneuse, car elles sont imprégnées du pessimisme le plus complet.

A partir de 1877 la réputation littéraire de Zola est faite grâce aux 20 volumes des *Rougon-Macquart*¹⁾, «histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire», où l'auteur nous fait une peinture sa-

¹⁾ La Fortune des Rougon, la Curée, le Ventre de Paris, la Conquête de Plassans, la Faute de l'abbé Mouret, Son Excellence Eugène Rougon, l'Assommoir, Une page d'amour, Nana, Pot Bouille, au Bonheur des Dames, la Joie de vivre, Germinal, l'Oeuvre, la Terre, le Rêve, la Bête humaine, l'Argent, la Débâcle, le docteur Pascal.

tirique des moeurs de cette époque et, comme il place ses héros dans toutes les conditions et dans tous les milieux, il peint avec un relief saisissant le cabaret, la mine, le grand magasin, les chemins de fer, la Bourse et l'armée. Malheureusement il se complait dans la peinture des scènes d'un réalisme brutal et grossier; les types qu'il représente sont le plus souvent des monstres dont l'aspect est répugnant et trivial, aussi la lecture de ses ouvrages laisse-t-elle presque toujours une impression pénible.

Appartenant à l'école réaliste, Zola ne se contente pas de représenter la réalité toute crue, mais il applique au roman des théories scientifiques. Dans ses Rougon-Macquart tous les vices, toutes les passions, tous les actes sont de simples résultats de l'hérédité et par suite toute lutte entre les mauvais penchants est exclue pour l'homme, puisque, d'après les théories de l'auteur, la morale et la psychologie sont prédéterminées par des lois analogues à celles qui régissent le monde extérieur, de là le roman *réaliste*, devient chez Zola *naturaliste* et *expérimental*.

Mais Zola paraît être à la fin fatigué de représenter continuellement la „bête humaine“; déjà en 1888 il donne le *rêve*, oeuvre pleine de poésie. Un procès politique, l'affaire Dreyfus, donne à ses idées une autre direction et lui fait changer de genre. C'est de cette époque que datent: *Lourdes*, *Rome*, *Paris*, suivis des quatre *Evangelies* que la mort de l'auteur interrompit au volume intitulé: *Justice*. Constatons que dans ces dernières oeuvres Zola se trouve sous l'influence évidente de Tolstoï. Il mourut à Paris 1902 à la suite d'une asphyxie par l'émanation du gaz.

Quoique l'oeuvre de Zola manque d'élévation et de sentiment et pêche parfois par le côté artistique qui assurent l'immortalité, l'auteur occupera une place éminente parmi les romanciers du 19 siècle grâce à la richesse de son style plein de relief et de coloris et surtout grâce à son talent vraiment prodigieux dans les descriptions.

L'inondation.*)

I.

Je m'appelle Louis Roubieu. J'ai soixante-dix ans, et je suis né au village de Saint-Jory, à quelques lieues de Toulouse (1), en amont de la Garonne (2). Pendant quatorze ans, je me suis battu avec la terre, pour manger du pain. Enfin, l'aisance est venue, et le mois dernier, j'étais encore le plus riche fermier (3) de la commune.

Notre maison semblait bénie. Le bonheur y poussait; le soleil était notre frère, et je ne me souviens pas d'une récolte mauvaise. Nous étions près d'une douzaine à la ferme, dans ce bonheur. Il y avait moi, encore gaillard, menant les enfants au travail; puis, mon cadet Pierre, un vieux garçon, un ancien sergent; puis, ma soeur Agathe, qui s'était retirée chez nous après la mort de son mari, une maîtresse femme (4), énorme et gaie, dont les rires s'entendaient à l'autre bout du village. Ensuite venait toute la nichée: mon fils Jacques, sa femme Rose, et leurs trois filles, Aimée, Véronique et Marie; la première mariée à Cy-

*) Emile Zola fait le récit de l'inondation de 1875 qui causa de terribles dégâts dans le département de la Haute-Garonne.

(1) ville dans le midi de la France; chef-lieu du département de la Haute-Garonne.

(2) fleuve de France qui naît dans les Pyrénées espagnoles et se jette dans l'Atlantique.

(3) cultivateur.

(4) femme intelligente et pleine d'énergie.

prien Bouisson, un grand gaillard, dont elle avait deux petits, l'un de deux ans, l'autre de dix mois; la seconde, fiancée d'hier (1) et qui devait épouser Gaspard Rabuteau; la troisième, enfin, une vraie demoiselle, si blanche, si blonde, qu'elle avait l'air d'être née à la ville. Ça faisait dix en comptant tout le monde. J'étais grand-père et arrière-grand-père. Quand nous étions à table, j'avais ma soeur Agathe à ma droite, mon frère Pierre à ma gauche; les enfants fermaient le cercle, par rang d'âges, une file où les têtes se rattachaient jusqu'au bambin de dix mois, qui mangeait déjà sa soupe comme un homme. Allez (2), on entendait les cuillers dans les assiettes! La nichée mangeait dur (3). Et quelle belle gaieté, entre deux coups de dents (4). Je me sentais de l'orgueil et de la joie dans les veines, lorsque les petits tendaient les mains vers moi, en criant:

— Grand-père, donne-nous donc du pain!... Un gros morceau, hein (5) grand-père!...

Le mois de mai a été magnifique, cette année. Depuis longtemps, les récoltes ne s'étaient annoncées aussi belles. Ce jour-là, justement, j'avais fait une tournée avec mon fils Jacques. Nous étions partis vers trois heures. Nos prairies, au bord de la Garonne, s'étendaient, d'un vert encore tendre; l'herbe avait bien trois pieds de haut, et une oseraie, plantée l'année dernière, donnait déjà des pousses d'un mètre. De là, nous avons visité nos blés et nos vignes, des champs achetés un par un, à mesure que la fortune venait: les blés poussaient dru, les vignes, en pleine fleur, promettaient une vendange superbe.

(1) depuis peu.

(2) employé comme interjection et ayant la signification de: vous pouvez en être sûr.

(3) de grand appétit.

(4) entre deux bouchées.

(5) n'est-ce pas?

En rentrant, nous avons traversé les terres que nous possédions de l'autre côté du village. Des plantations de mûriers y prenaient à merveille (1). Il y avait aussi des amandiers en plein rapport (2). Nous causions joyeusement, nous bâtissions des projets. Quand nous aurions l'argent nécessaire, nous achèterions certains terrains qui devaient relier nos pièces les unes aux autres et nous faire les propriétaires de tout un coin de la commune. Les récoltes de l'année, si elles tenaient leurs promesses, allaient nous permettre de réaliser ce rêve.

Comme nous approchions de la maison, Rose, de loin, nous adressa de grands gestes, en criant:

— Arrivez donc!

C'était Gaspard, le fiancé de Véronique qui était venu pour s'entendre sur le jour de la noce. Rose l'avait retenu à dîner. Gaspard, le fils aîné d'un fermier de Moranges était un grand garçon de vingt ans, connu de tout le pays pour sa force prodigieuse: avec cela, bon enfant (3), un coeur d'or, trop timide même, et qui rougissait quand Véronique le regardait tranquillement en face.

Je priai Rose de l'appeler. Il restait au fond de la cour, à aider nos servantes, qui étendaient le linge de la lessive du trimestre. Quand il fut entré dans la salle à manger, où nous nous tenions, Jacques se tourna vers moi, en disant:

— Parlez, mon père.

— Eh bien? dis-je, tu viens donc, mon garçon, pour que nous fixions le grand jour?

— Oui, c'est cela, père Roubieu, répondit-il, les joues très rouges.

— Il ne faut pas rougir, mon garçon, continuai-je. Ce sera, si tu veux, pour la Sainte-Félicité, le 10

(1) poussaient très bien.

(2) qui produisaient le plus de fruits qu'il est possible.

(3) d'un bon caractère.

juillet. Nous sommes le 23 juin, ça ne fait pas vingt jours à attendre... Ma pauvre défunte femme s'appelait Félicité et ça vous portera bonheur... Hein? est-ce entendu (1)?

— Oui, c'est cela, le jour de la Sainte-Félicité, père Roubieu.

Et il nous allongea dans la main, à Jacques et à moi, une tape qui aurait assommé un boeuf (2). Puis, il embrassa Rose, en l'appelant sa mère. Ce grand garçon, aux poings terribles, aimait Véronique à en perdre le boire et le manger (3). Il nous avoua qu'il aurait fait une maladie (4), si nous la lui avions refusée.

— Maintenant, repris-je, tu restes à dîner, n'est-ce pas?... Alors, à la soupe tout le monde!

Ce soir-là, nous fûmes onze à table. On avait mis Gaspard près de Véronique, et il restait à la regarder, oubliant son assiette, si ému de la sentir à lui (5), qu'il avait par moments de grosses larmes au bord des yeux. Cyprien et Aimée, mariés depuis trois ans seulement, souriaient, Jacques et Rose, qui avaient déjà vingt-cinq ans de ménage (6) demeuraient plus graves; et, pourtant, à la dérobée (7), ils échangeaient des regards humides (8). Quant à moi, je croyais revivre dans ces deux amoureux, dont le bonheur mettait, à notre table, un coin de paradis. Quelle bonne soupe nous mangeâmes, ce soir-là! J'avais monté de la cave deux bouteilles de vin cuit. On trinqua à la bonne chance de Gaspard et de Véronique;

(1) c'est convenu, c'est décidé, n'est-ce pas?

(2) donnée très fortement.

(3) si profondément qu'il aurait pu oublier de boire et de manger.

(4) qu'il serait tombé malade.

(5) de savoir qu'elle serait sa femme.

(6) qui étaient mariés depuis 25 ans.

(7) en cachette.

(8) attendris.

cela se dit ainsi chez nous: la bonne chance, c'est de ne jamais se battre, d'avoir beaucoup d'enfants et d'amasser des sacs d'écus. Puis, on chanta. Gaspard savait des chansons d'amour en patois (1). Enfin, on demanda un cantique à Marie: elle s'était mise debout, elle avait une voix de flageolet (2), très fine, et qui vous chatouillait les oreilles.

Pourtant, j'étais allé devant la fenêtre. Comme Gaspard venait m'y rejoindre, je lui dis:

— Il n'y a rien de nouveau, par chez vous (3)?

— Non, répondit-il. On parle des grandes pluies de ces jours derniers, on prétend que ça pourrait bien amener des malheurs.

En effet, les jours précédents, il avait plu pendant soixante heures, sans discontinuer, et la Garonne était très grosse (4) depuis la veille.

— Bah! m'écriai-je en haussant les épaules, il n'y aura rien. Tous les ans, c'est la même chose: la rivière fait le gros dos, comme si elle était furieuse, et elle s'apaise en une nuit, elle rentre chez elle, plus innocente qu'un agneau. Tu verras, mon garçon; ce sera encore pour rire (5), cette fois... Tiens (6), regarde donc le beau temps!

Et, de la main, je lui montrais le ciel. Il était sept heures, le soleil se couchait. Ah! que de bleu! Le ciel n'était que du bleu, une nappe bleue immense, d'une pureté profonde, où le soleil couchant volait comme une poussière d'or. Jamais je n'avais vu le village s'assoupir dans une paix si douce.

Cependant, j'étais revenu au milieu de la pièce. Nos filles bavardaient. Nous les écoutions en souriant,

(1) dans le dialecte du pays.

(2) une voix flûtée.

(3) chez vous.

(4) avait monté.

(5) il n'y a pas grand'chose à craindre.

(6) exclamation pour attirer l'attention.

lorsque, tout à coup, dans la grande sérénité de la campagne, un cri terrible retentit, un cri de détresse et de mort:

— La Garonne! la Garonne!

II.

Nous nous précipitâmes dans la cour.

Saint-Jory se trouve au fond d'un pli de terrain, en contre-bas de la Garonne(1), à cinq cents mètres environ. Des rideaux de hauts peupliers, qui coupent les prairies, cachent la rivière complètement.

— Eh bien? demanda Cyprien. Est-ce que vous distinguez quelque chose, grand-père?

— Non, non, dis-je. Les feuillages ne bougent même pas.

En effet, la ligne basse de l'horizon, paisible, dormait. Mais je parlais encore, lorsqu'une exclamation nous échappa. Entre les troncs des peupliers, au milieu des grandes touffes d'herbe, nous venions de voir apparaître comme une meute de bêtes grises, tachées de jaune, qui se ruaient. De toutes parts, elles pointaient à la fois, des vagues poussant des vagues, une débandade de masses d'eau moutonnant sans fin, secouant des baves blanches, ébranlant le sol du galop sourd de leur foule.

— Vite! vite! criai-je. Il faut rentrer... La maison est solide. Nous ne craignons rien(2).

Par prudence, nous nous réfugiâmes tout de suite au second étage. On fit passer les filles les premières. Je m'entêtais à ne monter que le dernier. La maison était bâtie sur un tertre, au-dessus de la route. L'eau envahissait la cour, doucement, avec un petit bruit. Nous n'étions pas très effrayés.

(1) situé à un niveau inférieur à celui de la Garonne.

(2) nous n'avons rien à craindre.

— Bah! disait Jacques pour rassurer son monde, ce ne sera rien... Vous vous rappelez, mon père, en 55, l'eau est comme ça venue dans la cour. Il y en a eu un pied; puis, elle s'en est allée.

Aimée avait couché ses deux enfants dans son lit. Elle se tenait au chevet, assise, en compagnie de Véronique et de Marie. Jacques et Rose, à la même fenêtre, regardaient. J'étais devant l'autre fenêtre, avec mon frère, Cyprien et Gaspard.

La rivière après s'être ruée à l'assaut du village, le possédait jusque dans ses plus étroites ruelles. Ce n'était plus une charge de vagues galopantes, mais un étouffement lent en invincible. Le creux, au fond duquel Saint-Jory est bâti, se changeait en lac. Dans notre cour, l'eau atteignit bientôt un mètre. Je la voyais monter, mais j'affirmais qu'elle restait stationnaire, j'allais même jusqu'à prétendre qu'elle baissait.

— Te voilà forcé de coucher ici, mon garçon, dis-je en me tournant vers Gaspard. A moins que les chemins ne soient libres dans quelques heures... C'est bien possible.

Il me regarda, sans répondre, la figure toute pâle; et je vis ensuite son regard se fixer sur Véronique, avec une angoisse inexprimable.

Il était huit heures et demie. Au dehors, il faisait jour encore, un jour blanc, d'une tristesse profonde sous le ciel pâle. Nos deux servantes, avant de monter, avaient eu la bonne idée d'aller prendre des lampes. Je les fis allumer, pensant que leur lumière égayerait un peu la chambre déjà sombre, où nous nous étions réfugiés. Tante Agathe, qui avait roulé une table au milieu de la pièce, voulait organiser une partie de cartes. La digne femme, dont les yeux cherchaient par moments les miens, songeait surtout à distraire les enfants. Sa belle humeur gardait une vaillance superbe; et elle riait pour combattre l'épouvante qu'elle sentait grandir autour d'elle. La partie eut lieu.

Tante Agathe plaça de force à la table Aimée, Véro-nique et Marie. Elle leur mit les cartes dans les mains, joua elle-même d'un air de passion, battant, coupant, distribuant le jeu, avec une telle abondance de paroles, qu'elle étouffait presque le bruit des eaux. Mais nos filles ne pouvaient s'étourdir; elles demeuraient toutes blanches, les mains fiévreuses, l'oreille tendue. A chaque instant, la partie s'arrêtait. Une d'elles se tournait, me demandait à demi-voix :

— Grand-père, ça monte toujours?

L'eau montait avec une rapidité effrayante. Je plaisantais, je répondais :

— Non, non, jouez tranquillement. Il n'y a pas de danger.

Jamais je n'avais eu le coeur serré par une telle angoisse. Tous les hommes s'étaient placés devant les fenêtres, pour cacher le terrifiant spectacle. Nous tâchions de sourire, tournés vers l'intérieur de la chambre, en face des lampes paisibles, dont le rond de clarté tombait sur la table, avec une douceur de veillée. Et, tandis que la paix était là, j'écoutais derrière mon dos le rugissement de la rivière lâchée, qui montait toujours.

— Louis, me dit mon frère Pierre, l'eau est à trois pieds de la fenêtre. Il faudrait aviser.

Je le fis taire, en lui serrant le bras. Mais il n'était plus possible de cacher le péril. Dans nos étables, les bêtes se tuaient. Il y eut tout d'un coup des bêlements, des beuglements de troupeaux affolés; et les chevaux poussaient ces cris rauques, qu'on entend de si loin, lorsqu'ils sont en danger de mort.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Aimée, qui se mit debout, les poings aux tempes, secouée d'un grand frisson.

Toutes s'étaient levées, et on ne put les empêcher de courir aux fenêtres. Elles y restèrent, droites, muettes, avec leurs cheveux soulevés par le vent. Le crépuscule était venu. Une clarté louche flottait au-dessus de la nappe limoneuse. Le ciel pâle avait l'air

d'un drap blanc jeté sur la terre. Au loin, des fumées traînaient. Tout se brouillait, c'était une fin de jour épouvantée s'éteignant dans une nuit de mort. Et pas un bruit humain, rien que le ronflement de cette mer élargie à l'infini, rien que les beuglements et les hennissements des bêtes!

— Mon Dieu! mon Dieu! répétaient à demi-voix les femmes, comme si elles avaient craint de parler tout haut.

Un craquement terrible leur coupa la parole. Les bêtes furieuses venaient d'enfoncer les portes des étables. Elles passèrent dans les flots jaunes, roulées, emportées par le courant. Les moutons étaient charriés comme des feuilles mortes, en bandes, tournoyant au milieu des remous. Les vaches et les chevaux luttèrent, marchèrent, puis perdaient pied. Notre grand cheval gris surtout ne voulait pas mourir; il se cabrait, tendait le cou, soufflait avec un bruit de forge; mais les eaux acharnées le prirent à la croupe (1), et nous le vîmes, abattu, s'abandonner.

Alors, nous poussâmes nos premiers cris. Cela nous vint à la gorge, malgré nous. Nous avions besoin de crier. Les mains tendues vers toutes ces chères bêtes qui s'en allaient, nous nous lamentions, sans nous entendre les uns les autres, jetant au dehors les pleurs et les sanglots que nous avions contenus jusque là.

L'eau montait toujours. Pierre, qui la surveillait, me cria :

— Louis, méfions-nous, l'eau touche à la fenêtre.

Cet avertissement nous tira de notre crise de désespoir. Je revins à moi, je dis en haussant les épaules :

— Nous ne courons aucun danger (2), les murs sont bons... Nous allons monter sur le toit.

Il ne nous restait que ce refuge. L'eau, qui avait gravi l'escalier marche à marche, avec un clapotement

(1) attaquèrent par derrière.

(2) nous n'avons aucun danger à craindre.

obstiné, entraît déjà par la porte. On se précipita vers le grenier, ne se lâchant pas d'une enjambée, par ce besoin qu'on a, dans le péril, de se sentir les uns contre les autres. Cyprien avait disparu. Je l'appelai, et je le vis revenir des pièces voisines, la face bouleversée. Alors, comme je m'apercevais également de l'absence de nos deux servantes et que je voulais les attendre, il me regarda étrangement, il me dit tout bas :

— Mortes. Le coin du hangar, sous leur chambre, vient de s'écrouler.

Les pauvres filles devaient être allées (1) chercher leurs économies, dans leurs malles. Il me raconta, toujours à demi-voix, qu'elles s'étaient servi d'une échelle, jetée en manière de pont, pour gagner le bâtiment voisin. Je lui recommandai de ne rien dire. Un grand froid avait passé sur ma nuque. C'était la mort qui entraît dans la maison.

Quand nous montâmes à notre tour, nous ne songeâmes pas même à éteindre les lampes. Les cartes restèrent étalées sur la table. Il y avait déjà un pied d'eau dans la chambre.

III.

Le toit, heureusement, était vaste et de pente douce. On y montait par une fenêtre à tabatière (2), au-dessus de laquelle se trouvait une sorte de plate-forme. Ce fut là que tout notre monde se réfugia. Les femmes s'étaient assises. Pierre, sans trop savoir ce qu'il faisait, avait allumé sa pipe, et il fumait si rudement, qu'à chaque bouffée il crachait des bouts de tuyau. Jacques et Cyprien regardaient au loin, la face morne; tandis que Gaspard, serrant les poings, tournait sur le toit, comme s'il eût cherché une issue. A nos pieds, les femmes en tas, muettes, grelottantes,

(1) étaient sans doute allées.

(2) faite dans un toit et s'ouvrant comme le couvercle d'une tabatière.

se cachaient la face pour ne plus voir. Pourtant, Rose leva la tête, jeta un coup d'oeil autour d'elle, en demandant :

— Et les servantes, où sont-elles? pourquoi ne montent-elles pas?

J'évitai de répondre. Elle m'interrogea alors directement, les yeux sur les miens.

— Où donc sont les servantes?

Je me détournai, ne pouvant mentir. Et je sentis ce froid de la mort qui m'avait déjà effleuré, passer sur nos femmes et sur nos chères filles. Elles avaient compris. Marie se leva toute droite, eut un gros soupir (1), puis s'abattit, prise d'une crise de larmes. Aimée tenait serrés dans ses jupes ses deux enfants, qu'elle cachait comme pour les défendre. Véronique, la face entre les mains, ne bougeait plus. Tante Agathe, elle-même, toute pâle, faisait de grands signes de croix, en balbutiant des *Pater* et des *Ave*.

Cependant, autour de nous, le spectacle devenait d'une grandeur souveraine. La nuit, tombée complètement, gardait une limpidité de nuit d'été. C'était un ciel sans lune, mais un ciel criblé d'étoiles, d'un bleu si pur, qu'il emplissait l'espace d'une lumière bleue. Il semblait que le crépuscule se continuait, tant l'horizon restait clair. Et la nappe immense s'élargissait encore sous cette douceur du ciel, toute blanche, comme lumineuse elle-même d'une clarté propre, d'une phosphorescence qui allumait de petites flammes à la crête de chaque flot. On ne distinguait plus la terre, la plaine devait être envahie. Par moments, j'oubliais le danger. Un soir, du côté de Marseille, j'avais aperçu ainsi la mer, j'étais resté devant elle béant d'admiration.

— L'eau monte, l'eau monte, répétait mon frère Pierre, en cassant toujours entre ses dents le tuyau de sa pipe, qu'il avait laissée s'éteindre.

L'eau n'était plus qu'à un mètre du toit. Elle perdait sa tranquillité de nappe dormante. Des courants

(1) soupira profondément.

s'établissaient. A une certaine hauteur, nous cessions d'être protégés par le pli de terrain, qui se trouve en avant du village. Alors, en moins d'une heure, l'eau devint menaçante, jaune, se ruant sur la maison, charriant des épaves, tonneaux défoncés, pièces de bois, paquets d'herbes. Au loin, il y avait maintenant des assauts contre des murs, dont nous entendions les chocs retentissants. Des peupliers tombaient avec un craquement de mort, des maisons s'écroulaient, pareilles à des charretées de cailloux vidées au bord d'un chemin.

Jacques, déchiré par les sanglots des femmes, répétait :

— Nous ne pouvons demeurer ici. Il faut tenter quelque chose... Mon père, je vous en supplie, tentons quelque chose.

Je balbutiais, je disais après lui :

— Oui, oui, tentons quelque chose.

Et nous ne savions quoi. Gaspard offrait de prendre Véronique sur son dos, de l'emporter à la nage. Pierre parlait d'un radeau. C'était fou. Cyprien dit enfin :

— Si nous pouvions seulement atteindre l'église.

Au-dessus des eaux, l'église restait debout, avec son petit clocher carré. Nous en étions séparés par sept maisons. Notre ferme, la première du village, s'adossait à un bâtiment plus haut, qui lui-même était appuyé au bâtiment voisin. Peut-être, par les toits, pourrait-on en effet gagner le presbytère, d'où il était aisé (1) d'entrer dans l'église. Beaucoup de monde déjà devait s'y être réfugié ; car les toitures voisines se trouvaient vides, et nous entendions des voix qui venaient sûrement du clocher. Mais que de dangers pour arriver jusque-là !

— C'est impossible, dit Pierre. La maison des Raimbeau est trop haute. Il faudrait des échelles.

(1) facile.

— Je vais toujours voir, reprit Cyprien. Je reviendrai, si la route est impraticable. Autrement, nous nous en irions tous, nous porterions les filles.

Je le laissai aller. Il avait raison. On devait tenter l'impossible. Il venait, à l'aide d'un crampon de fer, fixé dans une cheminée, de monter sur la maison voisine, lorsque sa femme Aimée, en levant la tête, vit qu'il n'était plus là. Elle cria :

— Où est-il ? Je ne veux pas qu'il me quitte. Nous sommes ensemble, nous mourrons ensemble.

Quand elle l'aperçut en haut de la maison, elle courut sur les tuiles, sans lâcher ses enfants. Et elle disait :

— Cyprien, attends-moi. Je vais avec toi, je veux mourir avec toi.

Elle s'entêta. Lui, penché, la suppliait, en lui affirmant qu'il reviendrait, que c'était pour notre salut à tous. Mais, d'un air égaré, elle hochait la tête, elle répétait.

— Je vais avec toi, je vais avec toi. Qu'est-ce que ça te fait ? je vais avec toi.

Il dut prendre les enfants. Puis, il l'aida à monter. Nous pûmes les suivre sur la crête de la maison. Ils marchaient lentement. Elle avait repris dans ses bras les enfants qui pleuraient ; et lui, à chaque pas, se retournait, la soutenait.

— Mets-la en sûreté, reviens tout de suite ! criai-je.

Je l'aperçus qui agitait la main, mais le grondement des eaux m'empêcha d'entendre sa réponse. Bientôt, nous ne les vîmes plus. Ils étaient descendus sur l'autre maison, plus basse que la première. Au bout de cinq minutes, ils reparurent sur la troisième, dont le toit devait être très en pente, car ils se traînaient à genoux le long du faite. Une épouvante soudaine me saisit. Je me mis à crier, les mains aux lèvres, de toutes mes forces :

Nouvelles.



— Revenez! revenez!

Et tous, Pierre, Jacques, Gaspard, leur criaient aussi de revenir. Nos voix les arrêterent une minute. Mais ils continuèrent ensuite d'avancer. Maintenant, ils se trouvaient au coude formé par la rue, en face de la maison Raimbeau, une haute bâtisse dont le toit dépassait celui des maisons voisines de trois mètres au moins. Un instant, ils hésitèrent. Puis, Cyprien monta le long d'un tuyau de cheminée, avec une agilité de chat. Aimée, qui avait dû consentir à l'attendre, restait debout au milieu des tuiles. Nous la distinguons nettement, serrant ses enfants contre sa poitrine, toute noire sur le ciel clair, comme grandie. Et c'est alors que l'épouvantable malheur commença.

La maison des Raimbeau, destinée d'abord à une exploitation industrielle, était très légèrement bâtie. En outre, elle recevait en pleine façade le courant de la rue. Je croyais la voir trembler sous les attaques de l'eau; et, la gorge serrée, je suivais Cyprien, qui traversait le toit. Tout à coup, un grondement se fit entendre. La lune se levait, une lune ronde, libre dans le ciel, et dont la face jaune éclairait le lac immense d'une lueur vive de lampe. Pas un détail de la catastrophe ne fut perdu pour nous. C'était la maison des Raimbeau qui venait de s'écrouler. Nous avions jeté un cri de terreur, en voyant Cyprien disparaître. Dans l'écroulement, nous ne distinguons qu'une tempête, un rejaillissement de vagues sous les débris de la toiture. Puis, le calme se fit et la nappe reprit son niveau.

Sur le toit de la maison voisine, Aimée était toujours debout, avec ses deux enfants. Un tremblement convulsif la secouait. Elle poussait un hurlement contenu, un hurlement de chien, fou d'horreur.

— Nous ne pouvons la laisser mourir ainsi, dit Jacques éperdu. Il faut aller là-bas.

Et il se dirigeait vers les toits voisins, lorsque la

deuxième maison s'écroula à son tour. La route se trouvait coupée.

Les femmes, à nos pieds, avaient enfoncé leur visage entre leurs mains jointes. Nous-mêmes, nous tombâmes à genoux, les bras tendus, pleurant, balbutiant des supplications. Sur la toiture, Aimée toujours debout, avec ses enfants serrés contre elle, hurlait plus fort dans la nuit.

IV.

J'ignore combien de temps nous restâmes dans la stupeur de cette crise. Quand je revins à moi, l'eau avait grandi encore. Maintenant, elle atteignait les tuiles; le toit n'était plus qu'une île étroite, émergeant de la nappe immense. A droite, à gauche, les maisons avaient dû s'écrouler. La mer s'étendait.

— Nous marchons, murmurait Rose qui se cramponnait aux tuiles.

Et nous avions tous, en effet, une sensation de roulis, comme si la toiture emportée se fût changée en radeau. Puis, quand nous regardions le clocher de l'église, immobile en face de nous, ce vertige cessait; nous nous retrouvions à la même place, dans la houle des vagues.

L'eau, alors, commença l'assaut. Jusque-là, le courant avait suivi la rue; mais les décombres qui la barraient à présent, le faisaient refluer. Ce fut une attaque en règle. Dès qu'une épave, une poutre, passait à la portée du courant (1), il la prenait, la balançait, puis la précipitait contre la maison comme un bétail. Et il ne la lâchait plus, il la retirait en arrière, pour la lancer de nouveau, en battait les murs à coups redoublés, régulièrement. Bientôt, dix, douze poutres nous attaquèrent ainsi à la fois, de tous les côtés. L'eau rugissait. Des crachements d'écume mouillaient

(1) à une distance où le courant la pouvait atteindre.

nos pieds. Nous entendions le gémissement sourd de la maison pleine d'eau, sonore, avec ses cloisons qui craquaient déjà. Par moments, à certaines attaques plus rudes, lorsque les poutres tapaient d'aplomb, nous pensions que c'était fini, que les murailles s'ouvraient et nous livraient à la rivière, par leurs brèches béantes.

Gaspard s'était risqué au bord même du toit. Il parvint à saisir une poutre, la tira de ses gros bras de lutteur.

— Il faut nous défendre, criait-il.

Jacques, de son côté, s'efforçait d'arrêter au passage une longue perche. Pierre l'aïda. Je maudissais l'âge, qui me laissait sans force, aussi faible qu'un enfant. Mais la défense s'organisait, un duel, trois hommes contre un fleuve. Gaspard, tenant sa poutre en arrêt, attendait les pièces de bois dont le courant faisait des béliers; et, rudement, il les arrêta, à une courte distance des murs. Parfois, le choc était si violent, qu'il tombait. A côté de lui, Jacques et Pierre manoeuvraient la longue perche, de façon à écarter également les épaves. Pendant près d'une heure, cette lutte inutile dura. Alors, Jacques et Pierre s'abandonnèrent sur le toit, exténués; tandis que Gaspard, dans un dernier élan, se laissait arracher par le courant sa poutre, qui, à son tour, nous battit en brèche (1). Le combat était impossible.

Marie et Véronique s'étaient jetées dans les bras l'une de l'autre. Elles répétaient, d'une voix déchirée, toujours la même phrase, une phrase d'épouvante que j'entends encore sans cesse à mes oreilles:

— Je ne veux pas mourir!... Je ne veux pas mourir!

Rose les entourait de ses bras. Elle cherchait à (2) les consoler, à les rassurer; et elle-même, toute grelottante, levait sa face et criait malgré elle:

(1) commença à détruire notre refuge.

(2) elle essayait de.

— Je ne veux pas mourir!

Seule, tante Agathe ne dissimulait rien. Elle ne priait plus, ne faisait plus le signe de la croix. Hébétée, elle promenait ses regards, et tâchait encore de sourire, quand elle rencontrait mes yeux.

L'eau battait les tuiles, maintenant. Aucun secours n'était à espérer. Nous entendions toujours des voix, du côté de l'église; deux lanternes, un moment, avaient passé au loin; et le silence de nouveau s'élargissait, la nappe jaune étalait son immensité nue.

Gaspard, cependant, continuait à rôder sur le toit. Tout d'un coup, il nous appela. Et il disait:

— Attention!... Aidez-moi. Tenez-moi ferme.

Il avait repris une perche, il guettait une épave, énorme, noire, dont la masse nageait doucement vers la maison. C'était une large toiture de hangar, faite de planches solides, que les eaux avaient arrachée tout entière, et, qui flottait, pareille à un radeau. Quand cette toiture fut à sa portée, il l'arrêta avec sa perche; et, comme il se sentait emporté, il nous criait de l'aider. Nous l'avions saisi par la taille, nous le tenions ferme. Puis, dès que l'épave entra dans le courant, elle vint d'elle-même aborder contre notre toit, si rudement même, que nous eûmes peur un instant de la voir voler en éclats.

Gaspard avait hardiment sauté sur ce radeau que le hasard nous envoyait. Il le parcourait en tous sens (1), pour s'assurer de sa solidité, pendant que Pierre et Jacques le maintenaient au bord du toit; et il riait, il disait joyeusement:

— Grand-père, nous voilà sauvés... Ne pleurez plus, les femmes (2)... Un vrai bateau. Tenez! mes pieds sont à sec. Et il nous portera bien tous. Nous allons être comme chez nous, là-dessus!

(1) de long en large.

(2) les femmes pour: femmes (populaire).

Pourtant, il crut devoir de consolider. Il saisit les poutres qui flottaient, les lia avec des cordes, que Pierre avait emportées à tout hasard, en quittant les chambres du bas. Il tomba même dans l'eau; mais, au cri qui nous échappa, il répondit par de nouveaux rires. L'eau le connaissait, il faisait une lieue de Garonne à la nage. Remonté sur le toit, il se secoua, en s'écriant:

— Voyons, embarquez, ne perdons pas de temps.

Les femmes s'étaient mises à genoux. Gaspard dut porter Véronique et Marie au milieu du radeau, où il les fit asseoir. Rose et tante Agathe glissèrent d'elles-mêmes sur les tuiles et allèrent se placer auprès des jeunes filles. A ce moment, je regardai du côté de l'église. Aimée était toujours là. Elle s'adossait maintenant contre une cheminée, et elle tenait ses enfants en l'air, au bout de bras, ayant déjà de l'eau jusqu'à la ceinture.

— Ne vous affligez pas, grand-père, me dit Gaspard. Nous allons la prendre en passant, je vous le promets.

Pierre et Jacques étaient montés sur le radeau. J'y sautai à mon tour. Il penchait un peu d'un côté, mais il était réellement assez solide pour nous porter tous. Enfin, Gaspard quitta le toit le dernier, en nous disant de prendre des perches, qu'il avait préparées et qui devaient nous servir de rames. Lui-même en tenait une très longue, dont il se servait avec une grande habileté. Nous nous laissions commander par lui. Sur un ordre qu'il nous donna, nous appuyâmes tous nos perches contre les tuiles pour nous éloigner. Mais il semblait que le radeau fût collé au toit. Malgré tous nos efforts, nous ne pouvions l'en détacher. A chaque nouvel essai, le courant nous ramenait vers la maison, violemment. Et c'était là une manoeuvre des plus dangereuses, car le choc menaçait chaque fois de briser les planches sur lesquelles nous nous trouvions.

Alors, de nouveau, nous eûmes le sentiment de notre impuissance. Nous nous étions crus sauvés, et nous appartenions toujours à la rivière. Même, je regrettais que les femmes ne fussent plus sur le toit; car, à chaque minute, je les voyais précipitées, entraînées dans l'eau furieuse. Mais, quand je parlai de regagner notre refuge, tous crièrent:

— Non, non, essayons encore. Plutôt mourir ici!

Gaspard ne riait plus. Nous renouvelions nos efforts, pesant sur les perches avec un redoublement d'énergie. Pierre eut enfin l'idée de remonter la pente des tuiles et de nous tirer vers la gauche, à l'aide d'une corde; il put ainsi nous mener en dehors du courant; puis, quand il eut de nouveau sauté sur le radeau, quelques coups de perche nous permirent de gagner le large. Mais Gaspard se rappela la promesse qu'il m'avait faite d'aller recueillir notre pauvre Aimée, dont le hurlement plaintif ne cessait pas. Pour cela, il fallait traverser la rue, où régnait ce terrible courant, contre lequel nous venions de lutter. Il me consulta du regard. J'étais bouleversé, jamais un pareil combat ne s'était livré en moi. Nous allions exposer huit existences. Et pourtant, si j'hésitai un instant, je n'eus pas la force de résister à l'appel lugubre.

— Oui, oui, dis-je à Gaspard. C'est impossible, nous ne pouvons nous en aller sans elle.

Il baissa la tête, sans une parole, et se mit, avec sa perche, à se servir de tous les murs restés debout. Nous longions la maison voisine, nous passions par-dessus nos étables. Mais, dès que nous débouchâmes dans la rue, un cri nous échappa. Le courant, qui nous avait ressaisi, nous emportait de nouveau, nous ramenait contre notre maison. Ce fut un vertige de quelques secondes. Nous étions roulés comme une feuille, si rapidement, que notre cri s'acheva dans le choc épouvantable du radeau sur les tuiles. Il y eut un déchirement, les planches déclouées tourbillonnèrent,

nous fûmes tous précipités. J'ignore ce qui se passa alors. Je me souviens qu'en tombant je vis tante Agathe à plat sur l'eau, soutenue par ses jupes; et elle s'enfonçait, la tête en arrière, sans se débattre.

Une vive douleur me fit ouvrir les yeux. C'était Pierre qui me tirait par les cheveux, le long des tuiles. Je restai couché, stupide, regardant. Pierre venait de replonger. Et, dans l'étourdissement où je me trouvais, je fus surpris d'apercevoir tout d'un coup Gaspard, à la place où mon frère avait disparu: le jeune homme portait Véronique dans ses bras. Quand il l'eut déposée près de moi, il se jeta de nouveau, il retira Marie, la face d'une blancheur de cire, si raide et si immobile, que je la crus morte. Puis, il se jeta encore. Mais, cette fois, il chercha inutilement. Pierre l'avait rejoint. Tous deux se parlaient, se donnaient des indications que je n'entendais pas. Comme ils remontaient sur le toit, épuisés:

— Et tante Agathe! criai-je, et Jacques! et Rose!

Ils secouèrent la tête. De grosses larmes roulaient dans leurs yeux. Aux quelques mots qu'ils me dirent, je compris que Jacques avait eu la tête fracassée par le heurt d'une poutre. Rose s'était cramponnée au cadavre de son mari, qui l'avait emportée. Tante Agathe n'avait pas reparu.

Et, me soulevant, je regardai vers la toiture où Aimée se cramponnait quelques minutes auparavant. Mais l'eau montait toujours. Aimée ne hurlait plus. J'aperçus seulement ses deux bras raidis, qu'elle levait pour tenir ses enfants hors de l'eau. Puis, tout s'abîma, la nappe se referma, sous la lueur dormante de la lune.

V.

Nous n'étions plus que cinq sur le toit. L'eau nous laissait à peine une étroite bande libre, le long du faitage. Une des cheminées venait d'être emportée. Il nous fallut soulever Véronique et Marie évanouies, les

tenir presque debout, pour que le flot ne leur mouillât pas les jambes. Elles reprirent enfin connaissance, et notre angoisse s'accrut, à les voir (1) trempées, frissonnantes, crier de nouveau qu'elles ne voulaient pas mourir. Nous les rassurions comme on rassure les enfants, en leur disant qu'elles ne mourraient pas, que nous empêcherions bien la mort de les prendre. Mais elles ne nous croyaient plus, elles savaient bien qu'elles allaient mourir. Et, chaque fois que ce mot «mourir» tombait comme un glas, leurs dents claquaient, une angoisse les jetait au cou l'une de l'autre.

C'était la fin. Le village détruit ne montrait plus, autour de nous, que quelques pans de murailles. Seule, l'église dressait son clocher intact, d'où venaient toujours des voix, un murmure de gens à l'abri. Au loin, ronflait la coulée énorme des eaux. Nous n'entendions même plus ces éboulements de maisons, pareils à des charrettes de cailloux brusquement déchargées.

Un instant, nous crûmes surprendre à gauche un bruit de rames. On aurait dit un battement, doux, cadencé, de plus en plus net. Ah! quelle musique d'espoir, et comme nous nous dressâmes tous pour interroger l'espace! Nous retenions notre haleine. Et nous n'apercevions rien. La nappe jaune s'étendait, tachée d'ombres noires; mais aucune de ces ombres, cimes d'arbres, restes de murs écroulés, ne bougeait.

Désormais, à chaque seconde, nous nous attendions à être engloutis, dans la chute de la maison. Elle se trouvait minée, elle n'était sans doute portée que par quelque gros mur, qui allait l'entraîner tout entière, en s'écroulant. Mais ce dont je tremblais surtout, c'était de sentir la toiture fléchir sous notre poids. La maison aurait peut-être tenu toute la nuit; seulement, les tuiles s'affaissaient, battues et trouées par les poutres. Nous nous étions réfugiés vers la gauche, sur des chevrons solides encore. Puis, ces

(1) lorsque nous les vîmes.

chevrons eux-mêmes parurent faiblir. Certainement, ils s'enfonceraient, si nous restions tous les cinq entassés sur un si petit espace.

Depuis quelques minutes, mon frère Pierre avait remis sa pipe à ses lèvres, d'un geste machinal. Il tordait sa moustache de vieux soldat, les sourcils froncés, grognant de sourdes paroles. Ce danger croissant qui l'entourait et contre lequel son courage ne pouvait rien, commençait à l'impatienter fortement. Il avait craché deux ou trois fois dans l'eau, d'un air de colère méprisante. Puis, comme nous enfoncions toujours, il se décida, il descendit la toiture.

— Pierre! Pierre! criai-je, ayant peur de comprendre.

Il se retourna et me dit tranquillement:

— Adieu, Louis... Vois-tu, c'est trop long pour moi. Ça vous fera de la place.

Et, après avoir jeté sa pipe la première, il se précipita lui-même, en ajoutant:

— Bonsoir, j'en ai assez!

Il ne reparut pas. Il était nageur médiocre. D'ailleurs, il s'abandonna sans doute, le coeur crevé (1) par notre ruine et par la mort de tous les nôtres, ne voulant pas leur survivre.

Deux heures du matin sonnèrent à l'église. La nuit allait finir, cette horrible nuit déjà si pleine d'agonies et de larmes. Peu à peu, sous nos pieds, l'espace encore sec se rétrécissait; c'était un murmure d'eau courante, de petits flots caressants qui jouaient et se poussaient. De nouveau, le courant avait changé; les épaves passaient à droite du village, flottant avec lenteur, comme si les eaux près d'atteindre leur plus haut niveau, se fussent reposées, lasses et paresseuses.

Gaspard, brusquement, retira ses souliers et sa veste. Et, comme je l'interrogeais:

(1) déchiré.

— Écoutez, grand-père, dit-il, je meurs, à attendre. Je ne puis plus rester... Laissez-moi faire, je la sauverai.

Il parlait de Véronique. Je voulus combattre son idée. Jamais il n'aurait la force de porter la jeune fille jusqu'à l'église. Mais lui, s'entêtait.

— Si! si! j'ai de bons bras, je me sens fort... Vous allez voir!

Et il ajoutait qu'il préférerait tenter ce sauvetage tout de suite, qu'il devenait faible comme un enfant, à écouter ainsi la maison s'émietter sous nos pieds.

— Je l'aime, je la sauverai, répétait-il.

Je demeurai silencieux, j'attirai Marie contre ma poitrine. Alors, il crut que je lui reprochais son égoïsme d'amoureux, il balbutia:

— Je reviendrai prendre Marie, je vous le jure. Je trouverai bien un bateau, j'organiserai un secours quelconque... Ayez confiance, grand-père.

Il ne conserva que son pantalon. Et, à demi-voix, rapidement, il adressait des recommandations à Véronique: elle ne se débattrait pas, elle s'abandonnerait sans un mouvement, elle n'aurait pas peur surtout. La jeune fille, à chaque phrase, répondait oui, d'un air égaré. Enfin, après avoir fait un signe de croix, bien qu'il ne fût guère dévot d'habitude, il se laissa glisser sur le toit, en tenant Véronique par une corde qu'il lui avait nouée sous les bras. Elle poussa un grand cri, battit l'eau de ses membres, puis, suffoquée, s'évanouit.

— J'aime mieux ça, me cria Gaspard. Maintenant, je réponds d'elle.

On s' imagine avec quelle angoisse je les suivis des yeux. Sur l'eau blanche, je distinguais les moindres mouvements de Gaspard. Il soutenait la jeune fille, à l'aide de la corde, qu'il avait enroulée autour de son propre cou; et il la portait ainsi, à demi jetée sur son épaule droite. Ce poids écrasant l'enfonçait par moments; pourtant, il avançait, nageant avec une

force surhumaine. Je ne doutais plus, il avait déjà parcouru un tiers de la distance, lorsqu'il se heurta à quelque mur caché sous l'eau. Le choc fut terrible. Tous deux disparurent. Puis, je le vis reparaître seul; la corde devait s'être rompue. Il plongea à deux reprises (1). Enfin, il revint, il ramenait Véronique, qu'il reprit sur son dos. Mais il n'avait plus de corde pour la tenir, elle l'écrasait davantage. Cependant, il avançait toujours. Un tremblement me secouait, à mesure qu'ils approchaient de l'église. Tout à coup, je voulus crier, j'apercevais des poutres qui arrivaient de biais. Ma bouche resta grande ouverte: un nouveau choc les avait séparés, les eaux se refermèrent.

A partir de ce moment, je demeurai stupide. Je n'avais plus qu'un instinct de bête veillant à sa conservation. Quand l'eau avançait, je reculais. Dans cette stupeur, j'entendis longtemps un rire, sans m'expliquer qui riait ainsi près de moi. Le jour se levait, une grande aurore blanche. Le rire sonnait toujours; et, en me tournant, je trouvai Marie, debout dans ses vêtements mouillés. C'était elle qui riait.

Ah! la pauvre chère créature, comme elle était douce et jolie, à cette heure matinale! Je la vis se baisser, prendre dans le creux de sa main un peu d'eau, dont elle se lava la figure. Puis, elle tordit ses beaux cheveux blonds, elle les noua derrière sa tête. Sans doute, elle faisait sa toilette, elle semblait se croire dans sa petite chambre, le dimanche, lorsque la cloche sonnait gaiement. Et elle continuait à rire, de son rire enfantin, les yeux clairs, la face heureuse.

Moi, je me mis à rire comme elle, gagné par sa folie. La terreur l'avait rendue folle, et c'était une grâce du ciel, tant elle paraissait ravie de la pureté de cette aube printanière.

Je la laissais se hâter, ne comprenant pas, hochant la tête tendrement. Elle se faisait toujours belle. Puis,

(1) deux fois.

quand elle se crut prête à partir, elle chanta un de ses cantiques de sa fine voix de cristal. Mais, bientôt, elle s'interrompit, elle cria, comme si elle avait répondu à une voix qui l'appelait et qu'elle entendait seule:

— J'y vais! j'y vais!

Elle reprit son cantique, elle descendit la pente du toit, elle entra dans l'eau, qui la recouvrit doucement, sans secousse. Je n'avais pas cessé de sourire. Je regardais d'un air heureux la place où elle venait de disparaître.

Ensuite, je ne me souviens plus. J'étais tout seul sur le toit. L'eau avait encore monté. Une cheminée restait debout, et je crois que je m'y cramponnais de toutes mes forces, comme un animal qui ne veut pas mourir. Ensuite, rien, rien, un trou noir, le néant.

VI.

Pourquoi suis-je encore là? On m'a dit que des gens étaient venus vers six heures, avec des barques, et qu'ils m'avaient trouvé couché sur une cheminée, évanoui. Les eaux ont eu la cruauté de ne pas m'emporter après tous les miens, pendant que je ne sentais plus mon malheur.

C'est moi, le vieux, qui me suis entêté à vivre. Tous les autres sont partis, les enfants au maillot, les filles à marier, les jeunes ménages, les vieux ménages. Et moi, je vis ainsi qu'une herbe mauve, rude et séchée, enracinée aux cailloux! Si j'avais du courage, je ferais comme Pierre, je dirais: «J'en ai assez, bonsoir!» et je me jetterais dans la Garonne, pour m'en aller par le chemin que tous ont suivi. Je n'ai plus un enfant, ma maison est détruite, mes champs sont ravagés. Oh! le soir, quand nous étions tous à table, les vieux au milieu, les plus jeunes à la file, et que cette gaieté m'entourait et me tenait chaud! Oh! les grands jours de la moisson et de la vendange,

quand nous étions tous au travail, et que nous ren-
trions gonflés de l'orgueil de notre richesse! Oh! les
beaux enfants et les belles vignes, les belles filles et
les beaux blés, la joie de ma vieillèsse, la vivante ré-
compense de ma vie entière! Puisque tout cela est
mort, mon Dieu! pourquoi voulez-vous que je vive?

Il n'y a pas de consolation. Je ne veux pas de
secours. Je donnerai mes champs aux gens du village
qui ont encore leurs enfants. Eux, trouveront le cou-
rage de débarrasser la terre des épaves et de la cul-
tiver de nouveau. Quand on n'a plus d'enfants, un
coin suffit pour mourir.

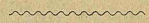
J'ai eu une seule envie, une dernière envie.
J'aurais voulu retrouver les corps des miens, afin de
les faire enterrer dans notre cimetière, sous une dalle
où je serais allé les rejoindre. On racontait qu'on avait
repêché, à Toulouse, une quantité de cadavres empor-
tés par le fleuve. Je me suis décidé à tenter le voyage.

Quel épouvantable désastre! Près de deux mille
maisons écroulées; sept cents morts; tous les ponts
emportés; un quartier rasé, noyé sous la boue; vingt
mille misérables demi-nus et crevant de faim; la ville
empestée par les cadavres, terrifiée par la crainte du
typhus; le deuil partout, les rues pleines de convois
funèbres, les aumônes impuissantes à panser les plaies.
Mais je marchais sans rien voir, au milieu de ces rui-
nes. J'avais mes ruines, j'avais mes morts, qui m'écra-
saient.

On me dit qu'en effet beaucoup de corps avaient
pu être repêchés. Ils étaient déjà ensevelis, en lon-
gues files, dans un coin du cimetière. Seulement, on
avait eu le soin de photographier les inconnus. Et
c'est parmi ces portraits lamentables que j'ai trouvé
ceux de Gaspard et de Véronique. Les deux fiancés
étaient demeurés liés l'un à l'autre, par une étreinte
passionnée, échangeant dans la mort leur baiser de
noces. Ils se serraient encore si puissamment, les bras

raidis, la bouche collée sur la bouche, qu'il aurait fallu
leur casser les membres pour les séparer. Aussi les
avait-on photographiés ensemble, et ils dormaient en-
semble sous la terre.

Je n'ai plus qu'eux, cette image affreuse, ces
deux beaux enfants gonflés par l'eau, défigurés, gar-
dant encore sur leurs faces livides l'héroïsme de leur
tendresse. Je les regarde, et je pleure.



Le grand Michu.

Une après-midi, à la récréation de quatre heures, le grand Michu me prit à part, dans un coin de la cour. Il avait un air grave qui me frappa d'une certaine crainte; car le grand Michu était un gaillard, aux poings énormes, que, pour rien au monde, je n'aurais voulu avoir pour ennemi.

— Écoute, me dit-il de sa voix grasse (1) de paysan à peine dégrossi, écoute, veux-tu en être (2)?

Je répondis carrément: «Oui!» flatté d'être de quelque chose avec le grand Michu. Alors, il m'expliqua qu'il s'agissait d'un complot. Les confidences qu'il me fit, me causèrent une sensation délicieuse, que je n'ai jamais peut-être éprouvée depuis. Enfin, j'entrais dans les folles aventures de la vie, j'allais avoir un secret à garder, une bataille à livrer. Et, certes, l'effroi inavoué que je ressentais à l'idée de me compromettre de la sorte, comptait pour une bonne moitié dans les joies cuisantes de mon nouveau rôle de complice.

Aussi, pendant que le grand Michu parlait, étais-je en admiration devant lui. Il m'initia d'un ton un peu rude, comme un conscrit dans l'énergie duquel on a une médiocre confiance. Cependant, le frémissement d'aise, l'air d'extase enthousiaste que je de-

(1) cela veut dire qu'il prononçait mal certaines consonnes et surtout la lettre r.

(2) veux-tu être de la partie?

vais avoir en l'écoutant, finirent par lui donner une meilleure opinion de moi.

Comme la cloche sonnait le second coup, en allant tous deux prendre nos rangs pour rentrer à l'étude:

— C'est entendu (1), n'est-ce pas? me dit-il à voix basse. Tu es des nôtres (2)... Tu n'auras pas peur, au moins; tu ne trahiras pas?

— Oh! non, tu verras... C'est juré.

Il me regarda de ses yeux gris, bien en face, avec une vraie dignité d'homme mûr, et me dit encore:

— Autrement, tu sais, je ne te battra pas, mais je dirai partout que tu es un traître, et personne ne te parlera plus.

Je me souviens encore du singulier effet que me produisit cette menace. Elle me donna un courage énorme. «Bast! me disais-je, ils peuvent bien me donner deux mille vers; du diable (2) si je trahis Michu!» J'attendis avec une impatience fébrile l'heure du dîner. La révolte devait éclater au réfectoire.

* * *

Le grand Michu était du Var (4). Son père, un paysan qui possédait quelques bouts de terre, avait fait le coup de feu (5) en 51 lors de l'insurrection provoquée par le coup d'État (6). Laisse pour mort dans la plaine d'Uchâne, il avait réussi à se cacher. Quand il reparut, on ne l'inquiéta pas. Seulement, les auto-

(1) c'est convenu.

(2) tu fais partie de notre groupe.

(3) que le diable m'emporte si...

(4) département du midi de la France.

(5) avait pris part à l'insurrection...

(6) le 2 décembre 1851 l'assemblée législative fut dissoute par le président de la République, Louis Napoléon Bonaparte, qui renversa la constitution républicaine et se fit élire Président pour dix ans. Des révoltes dans le midi de la France furent cruellement réprimées par la force armée.

rités du pays, les notables, les gros et les petits rentiers ne l'appelèrent plus que «ce brigand de Michu».

Ce brigand, cet honnête homme illettré, envoya son fils au collège d'A... Sans doute il le voulait savant(1) pour le triomphe de la cause qu'il n'avait pu défendre, lui, que les armes à la main. Nous savions vaguement cette histoire, au collège, ce qui nous faisait regarder notre camarade comme un personnage très redoutable.

Le grand Michu était, d'ailleurs, beaucoup plus âgé que nous. Il avait près de dix-huit ans, bien qu'il ne se trouvât encore qu'en quatrième. Mais on n'osait le plaisanter. C'était un de ces esprits droits, qui apprennent difficilement, qui ne devinent rien; seulement, quand il savait une chose, il la savait à fond et pour toujours. Fort, comme taillé à coups de hache, il renaît en maître pendant les récréations. Avec cela, d'une douceur extrême. Je ne l'ai jamais vu qu'une fois en colère; il voulait étrangler un pion qui nous enseignait que tous les républicains étaient des voleurs et des assassins. On faillit mettre le grand Michu à la porte(2).

Ce n'est que plus tard, lorsque j'ai revu mon ancien camarade dans mes souvenirs, que j'ai pu comprendre son attitude douce et forte. De bonne heure, son père avait dû en faire(3) un homme.

* * *

Le grand Michu se plaisait au collège, ce qui n'était pas le moindre de nos étonnements. Il n'y éprouvait qu'un supplice dont il n'osait parler: la faim. Le grand Michu avait toujours faim.

Je ne me souviens pas d'avoir vu un pareil appétit. Lui qui était très fier, il allait parfois jusqu'à

(1) il voulait qu'il fût savant.

(2) mettre à la porte — renvoyer.

(3) il était évident que son père en avait fait...

jouer des comédies humiliantes pour nous escroquer un morceau de pain, un déjeuner ou un goûter. Élevé en plein air, au pied de la chaîne des Maures(1), il souffrait encore plus cruellement que nous de la maigre(2) cuisine du collège.

C'était un de nos grands sujets de conversation dans la cour, le long du mur qui nous abritait de son filet d'ombre. Nous autres(3), nous étions de délicats. Je me rappelle surtout une certaine morue à la sauce rousse(4) et certains haricots à la sauce blanche(5) qui étaient devenus le sujet d'une malédiction générale. Les jours où ces plats apparaissaient, nous ne tarissions pas(6). Le grand Michu, par respect humain, criait avec nous, bien qu'il eût avalé volontiers les six portions de ta table.

Le grand Michu ne se plaignait guère que de la quantité des vivres. Le hasard, comme pour l'exaspérer, l'avait placé au bout de la table, à côté du pion, un jeune gringalet qui nous laissait fumer en promenade. La règle était que les maîtres d'étude avaient droit à deux portions. Aussi, quand on servait des saucisses, fallait-il voir le grand Michu lorgner les deux bouts de saucisses qui s'allongeaient côte à côte sur l'assiette du petit pion.

— Je suis deux fois plus gros que lui, me dit-il un jour, et c'est lui qui a deux fois plus à manger que moi. Il ne laisse rien, va(7); il n'en a pas de trop!

* * *

(1) petite chaîne de montagnes, située dans le département du Var.

(2) mauvaise.

(3) nous tous, excepté lui.

(4) sauce faite avec du beurre ou de la graisse qu'on a fait roussir.

(5) sauce faite avec du beurre ou de la graisse.

(6) nous ne tarissions pas sur ce sujet — nos récriminations ne cessaient plus.

(7) employé comme interjection et ayant la signification de: crois-moi.

Or, les meneurs avaient résolu que nous devions à la fin nous révolter contre la morue à la sauce rousse et les haricots à la sauce blanche.

Naturellement, les conspirateurs offrirent au grand Michu d'être leur chef. Le plan de ces messieurs était d'une simplicité héroïque: il suffirait, pensaient-ils, de mettre leur appétit en grève, de refuser toute nourriture, jusqu'à ce que le proviseur (1) déclarât solennellement que l'ordinaire (2) serait amélioré. L'approbation que le grand Michu donna à ce plan, est un des plus beaux traits d'abnégation et de courage que je connaisse. Il accepta d'être le chef du mouvement, avec le tranquille héroïsme de ces anciens Romains qui se sacrifiaient pour la chose publique. Songez donc! lui se souciait bien de voir disparaître la morue et les haricots; il ne souhaitait qu'une chose, en avoir davantage, à discrétion! (3). Et, pour comble (4), on lui demandait de jeûner! Il m'a avoué, depuis, que jamais cette vertu républicaine que son père lui avait enseignée, la solidarité, le dévouement de l'individu aux intérêts de la communauté, n'avait été mise en lui à une plus rude épreuve.

Le soir, au réfectoire, — c'était le jour de la morue à la sauce rousse, — la grève commença avec un ensemble vraiment beau. Le pain seul était permis. Les plats arrivent, nous n'y touchons pas, nous mangeons notre pain sec. Et cela gravement, sans causer à voix basse, comme nous en avions l'habitude. Il n'y avait que les petits qui riaient.

Le grand Michu fut superbe. Il alla, ce premier soir, jusqu'à ne pas même manger de pain. Il avait mis les deux coudes sur la table, il regardait dédaigneusement le petit pion qui dévorait.

(1) de directeur de lycée.

(2) notre menu de tous les jours.

(3) à volonté.

(4) pour surcroît.

Cependant, le surveillant fit appeler le proviseur, qui entra dans le réfectoire comme une tempête. Il nous apostropha rudement, nous demandant ce que nous pouvions reprocher à ce dîner, auquel il goûta et qu'il déclara exquis.

Alors le grand Michu se leva.

— Monsieur, dit-il, c'est la morue qui est pourrie, nous ne parvenons pas à la digérer.

— Ah! bien, cria le gringalet de pion, sans laisser au proviseur le temps de répondre, les autres soirs, vous avez pourtant mangé presque tout le plat à vous seul.

Le grand Michu rougit extrêmement. Ce soir-là, on nous envoya simplement coucher, en nous disant que, le lendemain, nous aurions sans doute réfléchi.

* *

Le lendemain et le surlendemain, le grand Michu fut terrible. Les paroles du maître d'étude l'avaient frappé au cœur. Il nous soutint, il nous dit que nous serions des lâches si nous cédions. Maintenant, il mettait tout son orgueil à (1) montrer que, lorsqu'il le voulait, il ne mangeait pas.

Ce fut un vrai martyr. Nous autres, nous cachions tous dans nos pupitres du chocolat, des pots de confiture, jusqu'à de la charcuterie, qui nous aidèrent à ne pas manger tout à fait sec le pain dont nous emplissions nos poches. Lui, qui n'avait pas un parent dans la ville, et qui se refusait d'ailleurs de pareilles douceurs, s'en tint strictement aux (2) quelques croûtes qu'il put trouver.

Le surlendemain, le proviseur ayant déclaré que, puisque les élèves s'entêtaient à ne pas toucher aux plats, il allait cesser de faire distribuer du pain, la

(1) son point d'honneur consistait à...

(2) s'en tenir à — se borner à.

révolte éclata, au déjeuner. C'était le jour des haricots à la sauce blanche.

Le grand Michu, dont une faim atroce devait troubler la tête, se leva brusquement. Il prit l'assiette du pion, qui mangeait à belles dents (1) pour nous narguer et nous donner envie, la jeta au milieu de la salle, puis entonna la *Marseillaise* (2) d'une voix forte. Ce fut comme un grand souffle qui nous souleva tous. Les assiettes, les verres, les bouteilles, dansèrent une jolie danse. Et les pions, enjambant les débris, se hâtèrent de nous abandonner le réfectoire.

Cependant, il s'agissait de fortifier la place. Le grand Michu fut nommé général. Il fit porter, entasser les tables devant les portes. Je me souviens que nous avions tous pris nos couteaux à la main. Et la *Marseillaise* tonnait toujours. La révolte tournait à la révolution. Heureusement, on nous laissa à nous-mêmes pendant trois grandes heures. Il paraît qu'on était allé chercher la garde (3). Ces trois heures de tapage suffirent pour nous calmer.

Il y avait au fond du réfectoire deux larges fenêtres qui donnaient sur la cour. Les plus timides, épouvantés de la longue impunité dans laquelle on nous laissait, ouvrirent doucement une des fenêtres et disparurent. Ils furent peu à peu suivis par les autres élèves. Bientôt le grand Michu n'eut plus qu'une dizaine d'insurgés autour de lui. Il leur dit alors d'une voix rude:

— Allez retrouver les autres, il suffit qu'il y ait un coupable.

Puis, s'adressant à moi qui hésitais, il ajouta:

— Je te rends ta parole, entends-tu!

(1) de grand appétit.

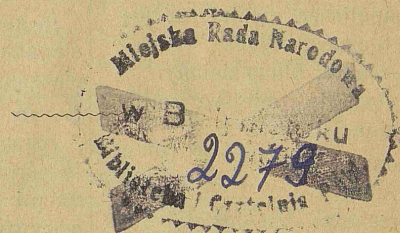
(2) chant patriotique, devenu le chant national de la France, composé en 1792. Les soldats marseillais l'ayant chanté les premiers à Paris, il prit le nom de *Marseillaise*.

(3) la garde municipale — la police.

Lorsque la garde eut enfoncé une des portes, elle trouva le grand Michu tout seul, assis tranquillement sur le bout d'une table, au milieu de la vaisselle cassée. Le soir même, il fut renvoyé à son père. Quant à nous, nous profitâmes peu de cette révolte. On évita bien pendant quelques semaines de nous servir de la morue et des haricots. Puis, ils reparurent; seulement la morue était à la sauce blanche, et les haricots à la sauce rousse.

Longtemps après, j'ai revu le grand Michu. Il n'avait pu continuer ses études. Il cultivait à son tour les quelques bouts de terre que son père lui avait laissés en mourant.

— J'aurais fait, m'a-t-il dit, un mauvais avocat ou un mauvais médecin, car j'avais la tête bien dure (1). Il vaut mieux que je sois un paysan. C'est mon affaire (2)... N'importe, vous m'avez joliment lâché. Et moi qui justement adorais la morue et les haricots!



(1) j'avais peu de capacités.

(2) cela me convient.

L'inondation.

3. En amont, w górę rzeki
gaillard, rzeźki
se retirer, oddalić się; tutaj:
zamieszkać
la nichée, gniazdko piskląt; tu-
taj: cała rodzina
4. par rang d'âges, podług star-
szeństwa
la file, szereg, rząd
se rapetisser, zmniejszać się
une tournée, objazd
vert-tendre, blado-zielony
une oseraie, miejsce zarosłe
łożyną
la pousse, pęd
dru, gęsty
la vendange, winobranie
en pleine fleur, w rozkwicie
5. s'entendre, porozumieć się
prodigieux, nadzwyczajny
la lessive, pranie
6. le défunt, nieboszczyk
fixer, naznaczyć
la tape, klaps, uderzenie
assommer, zabić
le ménage, małżeństwo
à la dérobee, ukradkiem
le vin cuit, stare wino
- trinquer, trącać się kieliszkami
la bonne chance, szczęście, po-
wodzenie
7. le pays, kraj, okolica
le flageolet, piszczałka
chatouiller, łechtać; tutaj: pie-
ścić
sans discontinuer, bez przerwy
faire le gros dos, najeżyć się
(o kocie); tutaj: burzyć się
s'apaiser, uspokoić się
s'assoupir, usnąć
8. un cri de détresse, krzyk
rozpaczy
la sérénité, pogoda, spokój
un pli de terrain, falisty grunt
en contre bas, niżej położony niż
le peuplier, topola
la meute, sfora
se ruer, rzucić się (na kogo)
pointer, ukazywać się
la débandade, rozsypka, bezład;
tutaj: rozhukana masa
moutonner, toczyć białe bał-
wany
la bave, ślina, piana
ébranler, wstrząsać
se réfugier, schronić się

- s'entêter, upierać się
le tertre, wzgórek
envahir, opanować; tutaj: za-
lewać
9. rassurer, uspokajać
le chevet, wezglowie
l'assaut, szturm
un étouffement, duszenie; tutaj:
zalew
invincible, niepokonany, nieod-
party
le creux, kotlina
elle restait stationnaire, nie
posuwała się dalej, zatrzy-
mała się
prétendre, utrzymywać
à moins que... chyba że...
une angoisse, niepokój, udę-
czenie
la vaillance, dzielność, męstwo
10. de force, siłą
d'un air de passion, namiętnie;
tutaj: zapamiętałe
battre les cartes, tasować karty
couper, krajać; tutaj: zbierać
le jeu, talja (kart)
une abondance, obfitość
étouffer, zagłuszyć
terrifiant, przerażający
la veillée, godziny wieczorne
le rugissement, ryk
lâché, rozpętany
aviser, przestrzec kogo; tutaj:
pomyśleć, co robić
rauque, chrapliwy
le crépuscule, zmierzch
louche, niewyraźny
limoneux, zamulony, błotnisty
11. le ronflement, chrapanie;
tutaj: huk
enfoncez une porte, wywalić
drzwi
rouler, toczyć; tutaj: pędzić
charrier, porywać z sobą
une feuille morte, suchy liść
tournoyer, kręcić się
le remous, wir (na wodzie)
perdre pied, tracić grunt
se cabrer, stawać dęba (o koniu)
la croupe (zad)
abattu, zwalony
s'abandonner, poddać się, dać
się unieść
contenir, powstrzymać
se méfier, nie dowierzać komu;
tutaj: mieć się na baczności
12. obstiné, uporczywy
une enjambée, krok
bouleversé, wzburzony
le hangar, szopa
s'écrouler, zawalić się
à notre tour, z kolei
étalé, rozłożony
la bouffée, kłęb dymu
morne, ponury
une issue, wyjście
13. éviter, unikać
effleurer, dotknąć zlekka; tutaj:
owionąć
balbutier, bąkać
s'abattre, zwalić się, upaść
criblé, usiany
la crête, grzbiet
béant, rozwarty; tutaj: oniemiały
le courant, prąd
14. s'établir, tworzyć się

une épave, odłamek (wyrzucony przez wodę)
 le radeau, tratwa
 défoncé, z wybitym dnem
 le presbytère, plebania
 15. impraticable, nie do przebycia (droga)
 le crampon, klamra (w murze)
 la tuile, dachówka
 le salut, ocalenie
 égaré, obłąkany
 le faite, szczyt (dachu)
 16. le coude, zagięcie
 hésiter, wahać się
 le tuyau, rura
 industriel, przemysłowy
 en pleine façade, w sam front
 un rejaillissement, wytryśnięcie
 le niveau, poziom
 éperdu, oszalały
 17. la stupeur, osłupienie, odrętwienie
 émerger, wynurzać się
 se cramponner, ucześcić się
 le roulis, kołysanie się (statku)
 le vertige, zawrót głowy
 la houle, kołysanie się fal
 les décombres, gruzy
 faire refluer, zmusić do cofnięcia
 en règle, prawidłowy
 la poutre, belka
 le bélier, taran
 rugir, ryczeć, tutaj: huczeć
 le crachement, plucie; tutaj: bryzgnięcie
 à coups redoublés, ze zdwojoną siłą
 une écume, piana

18. la cloison, ściana
 d'aplomb, prostopadle
 la brèche, włóm
 le lutteur, zapasnik, szermierz
 en arrêt, w pogotowiu; tutaj: gotowy do ciosu
 s'abandonner, opaść
 un élan, poryw, rozmach
 exténué, wyczerpany
 19. hébété, ogłupiały
 étaler, rozłazić
 guetter, czatować
 flotter, płynąć
 voler en éclats, rozpaść się w kawałki
 en tous sens, we wszystkich kierunkach
 20. consolider, wzmocnić
 à la nage, wpław
 au bout de bras, na wyciągniętych rękach
 la rame, wiosło
 21. le large, środek wody
 recueillir, zbierać
 résister, oprzeć się
 lugubre, ponury
 déboucher, wydostać się z ciasnej przestrzeni na obszerniejszą
 s'achever, skończyć; tutaj: zostać zagłuszonym
 un déchirement, rozdarcie; tutaj: trzask
 tourbilloner, wirować
 21. à plat, na brzuchu
 se débattre, szamotać się; tutaj: walczyć
 un étourdissement, odurzenie

la cire, wosk
 raide, sztywny
 rejoindre, dopędzić kogo, przyłączyć się do kogo
 épuisé, wyczerpany
 fracasser, zgruchotać
 le heurt, uderzenie
 s'abîmer, zapaść się w przepaść
 le faitage, szczyt domu, dachu
 23. le glas, głos dzwonu pogrzebowego
 le pan, kawał
 à l'abri, w bezpiecznym miejscu
 la coulée, pas wody, potok
 un éboulement, walenie się (domu, muru)
 cadencé, rytmiczny
 une haleine, oddech
 désormais, od tej chwili, odtąd
 s'attendre à, spodziewać się czego
 engloutir, pochłonać [go]
 fléchir, ugiąć się
 s'affaïsser, opadać
 le chevron, krokiew
 24. tordre, skręcić, wyżywać; tutaj: szarpać

froncer, marszczyć
 méprisant, pogardliwy
 le coeur crevé, z rozdartym sercem
 25. tenter, próbować czego
 s'émietter, rozkruszać, rozpaść się w kawałki
 nouer, zawiązać
 être suffoqué, stracić oddech, dusić się
 26. à deux reprises, dwa razy
 de biais, ukosem
 le creux de la main, dłoń
 hocher, kiwać
 28. le néant, nicłość
 le maillot, powijk
 une herbe mauvaise, chwast
 ravagé, spustoszony
 28. gonflé, nadęty; tutaj: pełny
 la dalle, płyta
 le désastre, klęska
 empesté, zatruty
 le convoi, orszak
 ensevelir, pogrzebać

Le grand Michu.

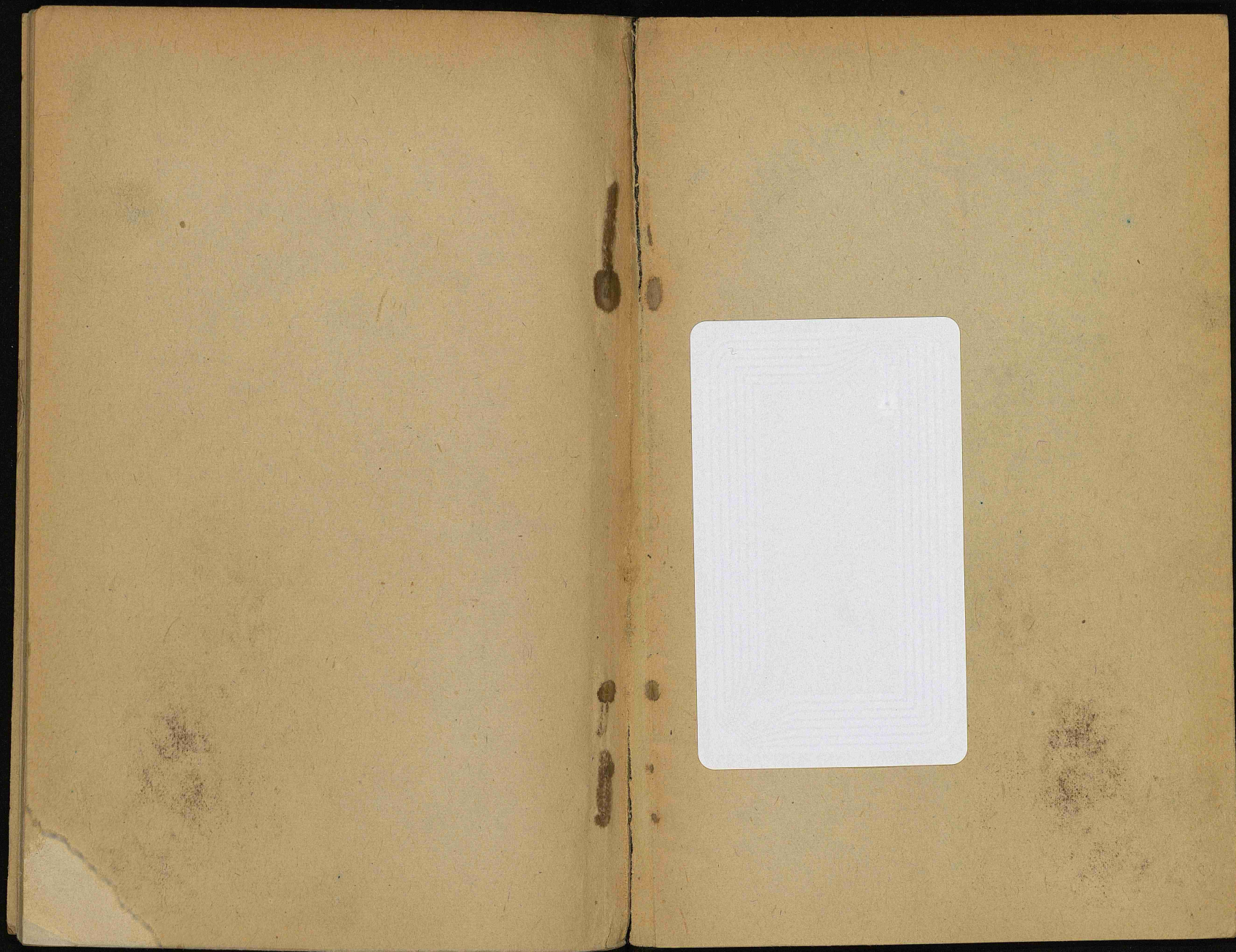
30. Un gaillard, tegi chłopak, zuch
 dégrossir, okrzesać
 carrément, stanowczo
 le complot, spisek
 la confidence, zwierzenie
 délicieux, rozkoszny
 inavoué, do którego się nie przyznawałem

cuisant, bolesny; tutaj: dojmujący
 le complice, współnik (winy)
 initier, wtajemniczyć, obeznac z czem...
 le conscrit, nowozaciężny żołnierz; tutaj: nowicysz
 31. jurer, przysięgać
 fébrile, gorączkowy

bast!, mniejsza z tem!
la révolte, bunt
le réfectoire, sala jadalna
w szkole, klasztorze
faire le coup de feu, strzelać
une insurrection, powstanie
provoquer, wywołać
le coup d'État, zamach stanu
une autorité, władza
32. le notable, znaczniejszy
obywatel
le rentier, człowiek żyjący
z procentu od kapitału
illettré, analfabeta
redoutable, wzbudzający obawę
à fond, gruntownie
taillé, wyciosany
en maître, wszechwładnie
le pion, pedel
on faillit, o mało że nie...
une attitude, postawa, zachowa-
nie się
son père avait dû en faire...,
najwidoczniej ojciec zrobił
z niego...
il se plaisait au..., podobało mu
się w...
éprouver, doznawać czego, do-
świadczać
le supplice, męka
33. humiliant, upokarzający
escroquer, wyłudzić

en plein air, na świeżym po-
wietrzu
maigre, chudy, lichy
abriter, osłaniać
le filet, kawałek
une morue, stokfisz
roussir, zrumienić (masło)
la récrimination, oskarżenie
exaspérer, rozjątrzyć, oburzyć
un gringalet, chuchro, wymoczek
lorgner, patrzeć poządliwie
34. conspirer, spiskować
améliorer, poprawić
pour comble, na dobitkę
jeûner, pościć, nie nie jest
35. rudement, szorstko
digérer, trawić
pourri, zgniły, zepsuty
le martyr, męczennik
la charcuterie, wędlina
s'entêter à..., upierać się
36. atroce, okropny, straszny
marquer, drwić sobie z...
entonner, zaintonować
enjamber, przeskakiwać
le débris, szczątki
tonner, grzmieć
une impunité, bezkarność
37. enfoncer, wyłamać
n'importe, a jednak
lâcher, opuścić.





2279A

